

LOUIS CHAMPAGNE

Les hommes sphériques



BeQ

Louis Champagne

Les aventures futuristes # 001

Les hommes sphériques

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 294 : version 1.0

Les hommes sphériques

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Derniers préparatifs

Marcel Larouche, ex-professeur nucléaire à l'Université de Montréal, se retourna vers ses compagnons de travail, la figure toute réjouie, en s'écriant :

– Eureka ! J'ai enfin découvert le frein hydraulique qui manquait encore à notre moteur atomique !...

Robert Morin, son associé, ex-professeur de physique à l'Université Laval, de Québec, tout excité par cette bonne nouvelle, se précipita vers l'endroit du laboratoire où Marcel Larouche venait de faire sa dernière expérience.

– Êtes-vous bien certain, Marcel, qu'il ne manquera rien, cette fois ?

– J'en suis absolument sûr !

Celle qui, depuis le début de leurs recherches dans le domaine atomique, avait été leur assistante dévouée, mademoiselle Adèle Lafrance, semblait rester un peu sceptique et demanda :

– Qu'est-ce donc qui faisait défaut, la première fois ?

– C'est tout simple, Adèle, comme vous allez voir...

– Mais vous vous êtes servi encore d'hydrogène ?

– Certainement.

– Alors, je ne comprends plus rien, dit Adèle.

– Suivez bien mon raisonnement et vous allez comprendre tous les deux...

– Fort bien ; expliquez-vous, nous vous écoutons, dit Robert.

– Laissez-moi vous dire d'abord que notre idée première d'opposer le plus petit élément, c'est-à-dire l'hydrogène pur, qui est de l'ordre atomique 1, à l'uranium, dont le nombre atomique est 92, était absolument erronée.

– Cela, nous l'avons vu par le résultat ; mais nous voudrions bien savoir pourquoi, par exemple ?

– La raison, qui est assez simple en soi, est celle-ci : Comme la charge du noyau atomique augmente beaucoup plus rapidement que le poids atomique, quand on passe d'un élément à un autre, il s'ensuit que l'hydrogène pur ordinaire ne peut combler cette différence...

– Je vois ! dit le professeur Morin.

– Moi aussi, je comprends maintenant ! dit mademoiselle Lafrance.

– Alors, j'ai tout simplement changé l'hydrogène ordinaire, que nous avons employé la première fois, en hydrogène lourd ; et le tour est joué !...

– Félicitations, Marcel, dit Robert.

– Comme je suis heureuse ! dit Adèle. Nous allons enfin pouvoir voyager dans l'espace et vérifier sur les lieux mêmes les différentes théories des savants.

On sait que le classement atomique des

éléments se constitue par le nombre d'électrons périphériques qui contrebalance la charge du noyau.

Afin que le lecteur ait une idée du moteur atomique inventé par nos deux amis, Marcel et Robert, il nous faut leur expliquer que l'atome se compose essentiellement d'un noyau qui porte une charge électrique positive.

Cette charge est neutralisée par la charge négative de tout un essaim d'électrons qui vont, gravitant, autour du noyau sur des orbites définies et qui constituent l'atmosphère de l'atome.

La force incroyable de leur moteur résidait uniquement dans le procédé qu'ils avaient découvert pour rendre inopérants, au moyen d'eau lourde, une certaine quantité d'électrons.

L'action neutralisante de ces derniers n'opérant plus sur le noyau de l'atome, la formidable puissance de celui-ci pouvait, dès lors, être employée par eux d'après leur fantaisie.

L'immense hangar qui abritait ce qu'on pourrait appeler leur navire interstellaire, qu'on

avait baptisé le « COSMOBUS » était situé à proximité de leur laboratoire de recherche, construit à Echo Bay, sur les bords du Grand Lac de l'Ours, dans les Territoires du Nord-Ouest.

Le « COSMOBUS » constituait en lui-même un véritable laboratoire volant des mieux outillés.

Comme rien ne s'opposait plus au départ de l'immense vaisseau de l'air, on s'empressa d'y entasser tout ce dont on pourrait avoir besoin pour ce long voyage, qui s'avérerait sans doute le plus hardi depuis la naissance de notre petite planète.

Le Cosmobus ne manquerait sûrement de rien.

Nos trois hardis explorateurs interplanétaires y avaient entassé une certaine quantité de chacun des 92 éléments qui constituent l'univers terrestre, afin de n'être pas pris au dépourvu s'il leur arrivait de mettre le pied sur quelque planète dépourvue d'un élément essentiel à leur vie de terriens.

Enfin, le jour du départ arriva.

Le Cosmobus prit soudainement son élan vers

un but jamais visé par un être humain : Il se dirigeait vers la constellation de l'Ourse.

Nul doute que si ce départ avait été annoncé, des foules énormes se seraient amenées sur les lieux.

Des milliers de voix se seraient élevées pour applaudir les intrépides voyageurs ; mais nos trois savants ne recherchaient aucunement la gloire et les honneurs.

Le Cosmobus s'élevait, de plus en plus haut.

Il atteignit bientôt et dépassa l'azur du ciel.

À mesure qu'il se dégagait des couches terrestres, Robert et Marcel, laissant leurs robots contrôler la marche du monstre aérien, apportaient diverses modifications dans l'extérieur de leur laboratoire volant.

Habilement secondés par la dévouée Adèle, ils fermèrent solidement, l'une après l'autre, toutes les ouvertures.

La partie supérieure du vaste cigare qu'était le Cosmobus, se composait d'un épais dôme en plastique transparent qui concentrait les rayons

solaires vers un accumulateur et un dispensateur de chaleur.

Des fenêtres de même composition étaient ménagées de chaque côté.

La machinerie avait été construite avec tant de soins que c'est à peine si l'on entendait le bruit du moteur.

Aussitôt que le Cosmobus se fut complètement dégagé de l'attraction terrestre, le professeur Morin, à seule fin de s'amuser un peu, n'ouvrit pas immédiatement l'appareil destiné à contrebalancer cette force ou à la remplacer au besoin, à l'intérieur du navire aérien.

Tout à coup, nos trois voyageurs se mirent à flotter au-dessus du plancher comme s'ils eussent été des ballons en caoutchouc remplis d'hydrogène...

Cette farce, assez innocente pourtant, n'eut pas l'heur de plaire à mademoiselle Lafrance, qui ne laissa pas de le faire savoir au coupable.

Comme celui-ci avait de bonnes raisons, pour se tenir dans les bonnes grâces d'Adèle, il

s'empessa de faire fonctionner l'indispensable appareil et tout redevint normal à bord.

M^{lle} Lafrance, cependant, semblait mal à l'aise.

Mais comme elle boudait encore le professeur Morin pour le tour qu'il venait de leur jouer, c'est au professeur Larouche qu'elle s'adressa :

– Comment se fait-il, professeur Larouche, que nous soyons arrêtés ?

– Nous ne sommes pas arrêté mademoiselle Lafrance ; bien loin de là, nous allons même à une vitesse effarante...

– Mais d'où vient cette sensation d'arrêt soudain ?

– Cette impression nous vient uniquement de l'absence de frottement ; comme notre Cosmibus ne rencontre plus de résistance, il nous semble que nous sommes devenus immobiles.

– Vous n'avez pas l'habitude de mentir, professeur Larouche ; mais j'ai quand même beaucoup de difficulté à vous croire.

– Rien de plus facile que de vous assurer de ce

que j'affirme.

– Et comment, s'il vous plaît ?

– Simplement en regardant diminuer la terre que nous venons de quitter.

– C'est pourtant vrai.

– Venez avec moi dans l'observatoire !...

– Volontiers, professeur.

– Si vous voulez, mademoiselle, vous vous dispenserez à l'avenir de m'appeler professeur...

– Je veux bien ; mais, de votre côté, vous n'emploirez plus « mademoiselle ».

– Entendu. De cette façon, les choses seront beaucoup plus simples.

On arrivait dans l'observatoire, lequel avait été aménagé dans la queue de l'énorme cigare.

Une minute suffit pour la convaincre que Marcel avait dit vrai.

Une immense curiosité dominait maintenant tout autre sentiment chez elle.

– Oh ! cette grosse boule qui semble nous fuir,

c'est ça la terre que nous venons de quitter ?

– Eh oui ! Et vous n'avez qu'à la regarder diminuer pour vous rendre compte que nous allons à une vitesse vertigineuse, Adèle.

Le beau ciel d'azur formé par l'atmosphère terrestre étant disparu, on n'apercevait au-dehors du Cosmobus qu'une sorte de grande nappe noire parsemée d'étoiles.

On eut dit que le soleil lui-même refusait de donner sa lumière.

La terre, d'apparence quasi lunaire, s'estompait rapidement.

Soudainement mademoiselle Lafrance parut perdre tout intérêt dans cette contemplation.

Elle était devenue fort pâle.

Alarmé, Marcel lui demanda :

– Vous sentez-vous mal, Adèle ? Vous êtes très pâle...

– Je ne sais ce qui me prend...

– Qu'est-ce que vous ressentez ? des douleurs quelque part ?

– Non. Simplement un grand malaise...

– Quel genre de malaise ?

– Je ne saurais dire... c'est comme si j'étais vide, en dedans, et qu'il ne me resterait plus que la peau ! C'est terrible...

– C'est très étrange... qu'est-ce que ça peut bien être ?

– Je ne sais pas...

– Peut-être que Morin pourrait nous renseigner, c'est un physicien.

Adèle était déjà incapable d'articuler un seul mot. Marcel courut vers la porte de l'observatoire et n'eut pas besoin d'aller plus loin : Robert était là, dans la posture d'une servante qu'on surprend à regarder au trou d'une serrure.

Il y avait, entre ces deux hommes, au sujet de la jeune fille, une rivalité qui semblait s'accroître de jour en jour.

À part cela, Marcel et Robert étaient les meilleurs amis du monde.

Ayant besoin de consulter les connaissances

de Morin, Larouche se garda bien de faire allusion à l'espionnage du savant physicien.

– Professeur Morin, lui dit-il, mademoiselle Lafrance est malade.

– Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Robert.

– Je veux justement savoir ce que vous en pensez, car je n'y comprends rien de rien.

– Qu'est-ce qu'elle dit, elle ?

– Elle ne dit rien : elle est sans connaissance.

– Mais de quoi s'est-elle plainte, avant de s'évanouir ?

– D'un grand vide en elle-même, a-t-elle dit...

– Pas de douleurs ?

– Elle disait ne rien ressentir...

– C'est ce que je pensais !

– Hein ? Vous dites ?

– Je dis que je m'attendais à ça !

– Et qu'est-ce que c'est, d'après vous ?

– C'est le mal de l'air...

– Le mal de l'air ! Est-ce semblable au mal de

mer ?

– Non. Rien n’est plus différent.

– Et vous connaissez un remède ?

– J’en avais préparé un pour moi...

– Alors, donnez-le-lui !

– J’aurais préféré l’essayer d’abord sur moi-même, vu que je ne suis pas certain du résultat.

– Est-ce dangereux ?

– Non, je ne crois pas.

– Alors, pourquoi hésiter ?

– C’est bon. Attendez-moi ici...

– Où allez-vous ?

– Au laboratoire...

– C’est là que vous avez laissé le remède ?

– Oui. Je reviens à l’instant.

Et le professeur Morin courut jusqu’au laboratoire d’où il revint presque aussitôt avec le précieux remède.

Adèle, qui n’était qu’à demi-consciente, prit le médicament avec difficulté, mais aussitôt qu’elle

l'eût absorbé, elle en ressentit immédiatement l'effet bienfaisant.

Du coup, elle en oublia sa rancune envers Robert.

Celui-ci s'étant penché sur elle pour constater le résultat de son traitement, elle l'attira vers elle et lui donna, sur la joue, un baiser qui le fit tressaillir d'aise.

– Alors, vous ne m'en voulez plus, mademoiselle Lafrance ?

– Vous savez bien que non, Robert.

– Si vous saviez comme vous me faites plaisir en m'appelant par mon prénom, comme ça !

– Alors, c'est convenu que nous appellerons désormais chacun par son prénom ; nous nous imaginerons plus facilement ainsi que nous sommes en famille, dit Adèle Lafrance.

– Ce sera tout à fait charmant, Adèle !

Et le simple fait de prononcer le prénom de la jolie fille, joint à l'idée qu'il venait d'en recevoir un baiser, le rendit fou de joie !

II

*Seuls dans l'espace infini, ne
dépendant que d'eux-mêmes*

Dans l'espace interstellaire, c'est un jour continu sur un fond perpétuellement obscur.

Les voyageurs du Cosmobus devaient créer artificiellement leurs nuits et leurs jours, ce qui leur était relativement facile par le simple truchement de panneaux qui venaient recouvrir à volonté les longues fenêtres.

C'est à la jeune fille qu'incombait la tâche de faire le jour et la nuit, à défaut de la pluie et du beau temps, comme disaient Marcel et Robert.

On comprendra sans peine que nos trois savants ne devaient maintenant compter que sur leurs connaissances et leur « chance », étant, de par leur position dans l'univers, absolument hors du contrôle des humains.

La manœuvre du Cosmobus se faisant presque entièrement au moyen de robots, nos trois voyageurs avaient amplement le temps de s'employer à leurs recherches de laboratoire.

Il était assez rare, cependant, que les trois dissertassent en même temps ; car la prudence exigeait qu'au moins l'un des deux hommes restât dans la chambre du contrôle.

La conversation de la jeune fille laissait voir facilement l'appréhension qui commençait à s'emparer d'elle.

Présentement, nous trouvons Adèle en compagnie du professeur Larouche, dans le petit salon du bord.

Larouche, qui aime toujours à taquiner, met le sujet de la conversation sur le temps.

– Adèle, dit-il, avez-vous pensé, depuis que vous êtes à bord du Cosmobus, que vous êtes devenue la jeune fille la plus chanceuse de la terre ?

– J'admets qu'il y eût une grande part de chance dans le fait d'être la première femme à

entreprendre un voyage interplanétaire...

– Avez-vous pensé que désormais vous ne vieillirez plus ?

– Tiens ! Et pourquoi donc ?

– Parce que l'âge est calculé par le temps et que le temps, étant une mesure terrestre absolument conventionnelle, n'existe plus pour nous !...

– Mais, ma montre marche toujours !

– Certes, mais c'est une chose, un instrument qui servait, sur la terre, à diviser les jours et les nuits.

– C'est pourtant vrai !

– Comme nous n'avons plus, ici, ni jour ni nuit, votre montre et ce qu'elle peut représenter ne signifie plus rien pour nous.

– Qu'est-ce que cela peut faire, croyez-vous, sur nos anatomies ?

– C'est une chose absolument impossible à prévoir.

– Si j'allais devenir laide à faire peur !...

– Ceci n'est pas à craindre, Adèle, car ce changement anatomique qu'on appelle la laideur est surtout une conséquence du temps ; et comme celui-ci n'existe plus pour nous, alors...

– Peut-être avez-vous raison, Marcel ; mais le fait de changer de planète ne changera pas notre nature humaine.

– Qui sait ? Si tout est réellement relatif, comme le veut la théorie d'Einstein, ce changement de planète peut apporter à nos corps des propriétés inconnues de nous jusqu'ici.

– Savez-vous que je ne fais que réaliser les conséquences que peuvent avoir pour nous cette monstrueuse entreprise !...

– Auriez-vous peur, par exemple ?

– Il me faut bien avouer que si !...

Le professeur Larouche, dont la jalousie avait été éveillée considérablement lorsqu'il avait constaté avec quel entrain Adèle avait embrassé Morin, se dit que c'est justement lorsqu'une femme a peur qu'elle sent le besoin de la protection de l'homme.

Il vint s'asseoir près de la jeune fille, sur la causeuse, et lui passant délicatement un bras protecteur autour de ses frêles épaules, demanda :

– Quelle est la chose que vous craignez le plus, lorsque nous mettrons les pieds sur L'Ourse ?

– Je ne puis concevoir qu'à une telle distance de la terre, les êtres que nous allons y découvrir aient, comme nous, figure humaine. Ce que je crains le plus, c'est que nous nous trouvions en face de terribles monstres intelligents dont nous soyons incapables de nous défendre.

– Allons donc, ma petite amie, vous verrez que je trouverai toujours le moyen de vous protéger !...

Marcel remarqua que, pour la première fois, Adèle ne protestait pas contre ce geste familier qui eut paru à la jeune fille très déplacé sur la terre !

Ne voulant pas brusquer les choses, il ne voulut pas pousser la familiarité jusqu'à l'embrasser, laissant à Adèle l'initiative de cette

démonstration amicale.

– Oh ! regardez donc, Marcel, comme la lune est immense !

– Et voyez comme elle grossit vite ! dit Larouche. Excusez-moi, il faut absolument que je parle à Morin, afin de ne pas passer trop près de ce satellite de notre terre...

– Que craignez-vous donc ?

– Si nous passions trop près, la précision de nos appareils pourrait être faussée, ce qu'il faut éviter à tout prix !

Pendant que Larouche se dirigeait vers la chambre de contrôle afin de donner à Morin ses instructions, Adèle resta seule au salon avec ses souvenirs.

Elle se demandait comment il pouvait se faire qu'elle se trouvât dans une position aussi extraordinaire ?

Au sortir de l'enfance, arrivée à un tournant de son existence, elle s'était interrogée :

Où continuer à vivre ?...

Devant elle, plusieurs routes s'étalaient en s'étirant, toutes faciles.

Elle se sentait mal à l'aise.

Elle pouvait traîner son mal en un cadre accueillant, allégé de compensations, si elle le voulait.

À cette période d'hésitation, sa vocation vint se révéler.

Rien ne la prédestinait à la navigation aérienne.

Mais l'air l'avait choisie, marquée, irrémédiablement.

Elle comprit que, si elle n'obéissait pas à l'appel mystérieux même en réussissant à vivre brillamment, d'autre part, sa réussite aurait la fragilité des plantes exilées sous un climat meurtrier.

Elle partit, n'ayant des choses de l'air qu'une conception absolument fausse.

Pendant son esprit, sa chair, étaient prêts à recevoir l'empreinte des espaces infinis.

Elle était ouverte à toutes les déceptions.

Elles passèrent vite, parfois douloureuses.

Elle avait, dans son enfance, subi les pires froissements intimes, mais elle n'était guère prête à affronter les mesquineries de la discipline, les dures épreuves physiques endurées dans une intense fatigue musculaire.

Par contre, elle était ouverte à toutes les grandeurs.

Elles entrèrent en elle, sobres, ardentes.

D'abord la sûreté de sa vocation la stupéfia.

Jamais, même aux heures les plus dures, elle ne se demanda ce qu'elle était venue chercher là...

Elle comprenait que la beauté de l'indépendance réside dans le fait de subir un devoir lorsqu'on pourrait se dérober.

Aussi se penchait-elle sur ses deux camarades, Robert et Marcel, cherchant à deviner ce qu'ils avaient acquis depuis ; que l'Éther les avait pris.

Elle observait passionnément Morin et

Larouche, comparant leurs personnalités si différentes.

Elle commençait à constater avec une joie orgueilleuse que si l'Éther uniformise certains côtés des caractères, il ne déflore pas les individualités.

III

Des inventions extraordinaires

Nos hardis explorateurs célestes avaient fait en sorte que le Cosmobus passât assez près de la lune pour pouvoir prendre de bonnes photographies des cratères, au moyen du puissant appareil photographique à lentilles microscopiques dont leur navire interstellaire était muni.

Ceci accompli, Robert Morin ajusta les robots de façon à ce que la course du Cosmobus ne fût plus dérangée.

L'énorme distance qui les séparait encore de l'Ourse leur laissait tout le loisir et la tranquillité voulus pour mettre à point un appareil à ondes télépathiques.

Larouche et Morin commencèrent aussi la construction d'un autre appareil qui devait leur

permettre de voyager dans le temps aussi bien que dans l'espace, en se servant de rayons lumineux provenant d'astres assez éloignés pour pouvoir compter leur perception par leur instrument en années-lumière.

Le premier appareil qu'ils mirent à jour, exactement un mois après leur départ de la terre, fut le Télépathe.

Cet instrument réellement extraordinaire leur permettait de capter dans l'Éther les ondes de la pensée.

Jusque-là Marcel n'avait pas dévoilé à Adèle le but de cette merveilleuse invention.

Celle-ci intriguait la jeune fille à un haut degré.

Elle n'eût pas été femme sans cela !

Cette merveille était réellement très ingénieuse.

L'appareil lui-même ressemblait à un petit poste récepteur de radio.

En tournant un disque numéroté de un à cent, les ondes cérébrales se classifiaient en cent

catégories différentes de pensées.

Il s'agissait simplement de mettre les écouteurs autour du crâne ou sur le sommet de la tête et de tourner le disque jusqu'à ce qu'on obtînt le genre de pensées auquel on était intéressé.

Nous trouvons présentement le professeur Larouche en train d'expliquer le fonctionnement de cette machine mystérieuse à Adèle :

– Si ce que vous dites est vrai, Marcel, vous avez découvert la preuve que le cerveau émet des ondes qui ressemblent beaucoup aux ondes hertziennes.

– En douteriez-vous, par hasard ?

– Si j'entendais une telle affirmation sortir d'une autre bouche que la vôtre, je serais portée à en douter, Marcel.

– Cependant je connais un moyen bien simple pour remplacer par une certitude absolue cet affreux doute...

– Comment ?

– Tout simplement en ajustant les écouteurs

sur votre jolie tête et en tournant le disque...

– Vous, voulez dire...

– Je veux dire, Adèle, que mon invention est à point et que vous aurez l'honneur d'être la première femme à l'expérimenter...

– Mes cheveux vont m'empêcher de l'ajuster...

– Il n'est point nécessaire que ce soit sur le sommet de la tête ; autour du front, on obtient les mêmes résultats.

– Alors, Marcel, ajustez-moi ces fameux écouteurs : j'ai une hâte terrible d'essayer cela !...

Avec un sourire étrangement goguenard, Marcel ajusta les récepteurs et M^{lle} Lafrance sembla immédiatement très intéressée.

– C'est tout simplement merveilleux, merveilleux ! ne cesse-t-elle pas de dire.

Jusqu'ici elle n'a tourné le disque qu'à trois ou quatre numéros.

Elle continue à tourner et s'arrête soudain sur un numéro que Larouche ne peut pas très bien distinguer.

Elle semble stupéfiée, et prend, malgré elle, un air scandalisé.

Puis, presque sans transition, la figure rouge comme une pivoine, elle arrache brusquement les récepteurs, au risque de les briser et les lance aux côtés de l'appareil.

– Qu'est-ce qui vous prend donc, Adèle ? demanda Marcel.

– Si vous croyez que je vais vous raconter ça !...

– Est-ce donc si laid ?

– C'est non seulement laid, mais monstrueux !

– Mais, quoi donc ?

– De pareilles pensées !...

– Remarquez bien que celui ou celle qui a émis ces pensées-là ne les destinait pas à nos antennes !...

– Raison de plus pour qu'elles soient plus laides encore !...

– Allons donc ! Ça ne peut pas être si atroce que ça !

– Ce n'est pas atroce ; c'est scandaleux, indécent, au superlatif.

– Eh puis, quoi ? Nul doute que vous ayez déjà entendu ou vu les mêmes choses sur la terre ?

– Ce n'est pas pareil...

– Et qu'y a-t-il de pire ici ?

– Il y a que tout nous vient là-dedans avec la sensation que c'est nous-mêmes qui donnons naissance à ces pensées-là...

– Mais, puisque vous savez que ce n'est pas vous !...

– C'est tellement suggestif...

– On n'a qu'à repousser les suggestions !

– C'est bien ça qui est diabolique dans ce machin-là, les suggestions viennent tellement impérieuses qu'il est impossible de les repousser tant que les récepteurs sont ajustés...

– Mais, ma chère Adèle, vous n'aviez qu'à tourner le disque !

– Est-ce assez bête ! Je n'y ai pas songé, tellement j'étais choquée...

- Essayez de nouveau...
- J’aime autant ne plus essayer.
- Choisissez un autre numéro.
- Non. J’essaierai peut-être une autre fois...
- Alors, pour aujourd’hui vous en avez assez ?
- Disons que j’en ai pris un peu « trop » pour la première fois !
- Vous devriez bien me raconter cela...
- Pour ça, n’y comptez pas !
- Dites-moi seulement à quel numéro se trouvait le disque.
- Je craindrais de vous voir venir trop souvent à l’appareil : je connais les hommes, allez !...
- Je crois que vous calomniez notre sexe, Adèle !
- Je me demande bien, en tout cas, à quoi pourra vous servir cette diabolique invention ?
- Vous êtes-vous demandé où nous allons prendre les interprètes pour communiquer avec les êtres intelligents que nous allons sûrement

rencontrer dans les autres planètes ?

– En effet ; et je me suis toujours dit que nous aurions, de ce côté-là, beaucoup de difficultés.

– Eh bien, Adèle, vous vous trompez !

– Je me trompe ?

– Oui, et grandement !

– Vous savez où en trouver un interprète, vous ?

– Réfléchissez un peu : avec cette découverte-là, ne pouvons-nous pas nous passer d'interprète ?

– C'est pourtant vrai !

– Nous n'aurons qu'à ajuster les récepteurs...

– Seigneur, que je suis stupide !

– Mais non, Adèle, vous êtes, au contraire, fort intelligente.

– J'aurais dû penser à cela sans que vous soyez obligé de me le dire !

– Même les gens intelligents ne pensent pas à tout...

Depuis quelque temps, l'intérieur du Cosmobus semblait s'illuminer comme le reflet d'une torche à acétylène.

Morin et Larouche avaient craint qu'aussitôt entrés dans la constellation de l'Ourse, la brillante Athair ne surchargeât de chaleur l'accumulateur de rayons solaires.

Marcel, ayant regardé au cadran de l'accumulateur, constata que, loin de se surcharger, celui-ci s'épuisait rapidement...

L'immense réserve accumulée avant de quitter le système solaire où gravitait la terre, achevait de s'épuiser.

– Allons-nous être en danger ? demanda Adèle, qui avait constaté la chose en même temps que le professeur Larouche.

– Au contraire, Adèle, ceci ne fait que prouver qu'Athair, que la plupart des savants prennent pour un soleil par rapport à sa brillance, est un astre qui ne projette nulle chaleur par ses rayons.

– D'où peut bien provenir cette clarté lumineuse ?

- De causes encore inconnues des humains ;
mais que nous saurons avant longtemps.
- Je me sens étrangement bien et heureuse,
tout à coup ?
- C'est probablement la joie d'atteindre enfin
notre destination.
- Je ne crois pas ; ce n'est pas le contentement
seul qui peut causer cette sensation.
- Je crois que vous avez raison, Adèle.
- Ah ! vous vous sentez tout drôle, vous
aussi ?
- Oui. Cela me fait le même effet que
lorsqu'on m'a transporté à l'hôpital, après que je
fus tombé du dôme du Cosmobus...
- Quel genre d'effet était-ce ?
- Oh ! cette fois-là, l'effet fut artificiel...
- Je ne comprends pas...
- On m'avait injecté de la morphine.
- Ah ! je vois.
- Je trouve étrange le fait de ressentir les

mêmes sensations ici.

– Si nous allions être incapables de supporter cet extraordinaire climat ?

– J’espère au moins que nous ressentons cet effet sans intoxication !

– Peut-être ferions-nous mieux de ne pas descendre sur une des planètes de l’Ourse ?

– Ce serait vraiment bête, après être venus jusqu’ici !

– Oui, en effet ; nous n’aurions pas l’air très intelligents.

Ils en étaient là de leur discussion lorsque Robert, l’air tout guilleret, vint les rejoindre en disant :

– Avant même de descendre sur cet étrange globe, j’ai décidé d’y mourir.

– Peut-être ton souhait sera-t-il exaucé plus vite que tu voudrais ! dit Adèle.

– Tu crois que nous pouvons courir un danger quelconque ?...

– Sait-on jamais ? Il est difficile pour nous

d'aller aux renseignements, tu sais...

Et tous trois se regardaient, surpris.

Ils venaient de constater que, sous l'effet mystérieux des rayons qui émanaient de l'astre, Adèle venait, pour la première fois, de les tutoyer !

IV

Arrivée à l'Ourse – Surprises

Enfin, au moyen de robots-radar, les freins hydro-atomiques furent appliqués, créant ainsi une force de répulsion contrebalançant l'attraction de la planète inconnue dans la constellation de l'Ourse, sur laquelle le Cosmobus vint se déposer doucement.

C'est à partir de ce moment que nos trois terriens passèrent, sans transition, d'une grande surprise à une autre plus grande encore !...

À peine eurent-ils mis le pied dans ce lieu enchanteur qu'ils se virent entourés par des choses animées, sans jambes ni bras, qui, ayant la forme de boules lumineuses et roulant sur elles-mêmes, émettaient des sons musicaux.

– Je me demande si ce sont là des formules de bienvenue ? dit Morin.

Une idée vint à Adèle.

– Si nous nous servions du télépathe.

Et, joignant l'acte à la parole, elle rentra dans le Cosmobus et en ressortit aussitôt, portant dans ses bras le fameux appareil télépathique.

S'étant ajusté les écouteurs autour de la tête, son visage devint immédiatement tout resplendissant de joie.

– Apparemment, ces gens-là, ou ces êtres-là, ne nous veulent aucun mal, dit-elle.

Mais il lui venait certaines images au cerveau qui lui paraissaient parfaitement incompréhensibles.

L'idée principale qui se dégageait de tout ceci, toutefois, semblait vouloir signifier :

– Suivez-nous... Suivez-nous...

Elle passa l'instrument à Robert.

Celui-ci, tout souriant, approuva Adèle :

– Ils viennent sûrement en amis.

Finalement, Marcel ajusta aussi les écouteurs et toutes les traces d'inquiétude qu'il avait

montrées jusque-là disparurent.

– Il n’y a aucun doute là-dessus : Ce sont nos alliés.

Après une question mentale posée à la « foule » de boules, Marcel obtient, comme réponse, une sorte de vision.

Il voit une dizaine de boules lumineuses qui veulent entrer par la porte du Cosmobus ; mais, tout à coup, une autre « chose », une roue celle-là, dont le moyeu semble être un œil formidable, s’amène à toute vitesse.

La roue s’immobilise à courte distance des « boules intruses » et son œil effrayant lance des éclairs de feu qui les pulvérisent.

Cela peut se traduire aisément par :

– Suivez-nous sans crainte, personne ne s’attaquera à votre véhicule, sinon ce serait la mort pour les malfaiteurs.

À la suite des boules, on parvient à un immense palais qui, de loin, ressemble à une résidence de marbre blanc, comme on en voit sur la terre, aux Indes.

Mais plus on s'approche, plus on constate la brillance extraordinaire de la substance dont est construite l'habitation princière.

– C'est heureux, Marcel, que vous ayez pensé à nous faire façonner ces chaussures de plomb... dit Adèle.

– D'après mes calculs, je savais que la pesanteur était moindre ici que sur la terre.

– De sorte que si nous n'avions pas ces bottes si pesantes, il nous serait impossible de marcher ici.

– Du moins nous ne marcherions pas bien vite.

– Nous ne toucherions presque pas le sol.

– Il doit être infiniment facile de voler ici.

– Je vais essayer de confectionner des ailes ; ce qui est impossible sur terre doit être très praticable ici.

– Je vous y aiderai et nous nous en ferons une paire pour chacun de nous.

– Ce sera très amusant d'aller en exploration comme des oiseaux de la terre.

– Oui, mais il ne faut pas oublier que, là où il y a des oiseaux ordinaires, il y a aussi des oiseaux de proie.

– Et vous croyez que nous trouverons ici des êtres qui, munis d'ailes comme celles que nous avons l'intention de nous faire, se mettront à nous faire la guerre ?...

Je n'en serais nullement surpris.

Comme on était à proximité du merveilleux palais, Marcel, s'éloignant un peu de ses compagnons, s'approcha des murs et toucha à l'un d'eux.

Aussitôt, il eut une exclamation émerveillée :

– Sapristi ! C'est de l'argent massif !

– Incroyable !

– Fabuleux !

– Oui, en effet, c'est bien extraordinaire ; mais ici, dans ce monde étrange, il nous faut nous attendre à toutes sortes de découvertes encore bien plus étranges que celle-là.

– Aussi ferions-nous bien de prendre la

résolution de ne plus nous montrer surpris de rien dorénavant.

– C'est promis.

– De cette façon nous ne passerons pas pour des gens qui n'ont jamais rien vu.

– Au surplus, personne pourrait nous blâmer d'un étonnement bien compréhensible.

– Qui nous dit que les gens de cette planète inconnue ne sont pas de plus grands explorateurs que nous encore ?

– C'est bien possible. Mais pourquoi n'appellerions-nous pas cette planète inconnue du nom de la constellation où elle se trouve ?

– C'est une excellente idée, ainsi, disons que nous nous trouvons sur l'Ourse. Les habitants semblent très avancés en science.

– En effet, leur civilisation est beaucoup plus avancée que la nôtre, mes bons amis...

– Et qu'est-ce qui vous a conduit à cette conclusion ?

– Quantité de choses que je vous expliquerai

plus tard.

Nos trois voyageurs marchaient maintenant dans une allée conduisant à l'entrée principale du palais.

– Si je ne venais de faire la promesse de ne jamais me montrer surprise, dit Adèle, je lâcherais, dès maintenant, un cri d'admiration.

– Je crois que j'en ferais autant !

– Pour cette fois-ci, je ne vous blâmerais nullement, dit Morin car je vois que vous avez constaté en même temps que moi que, ce qui, de loin, nous paraissait comme du gravier jaune et luisant, est simplement de l'or pur.

– Si jamais nous racontons sur la terre ce que nous voyons ici, nous passerons sûrement pour de beaux menteurs !

– Allez donc faire accroire à des terriens qu'on marche vraiment sur l'or ici !

– Si on ne veut pas nous croire, on pourra toujours faire comme nous et venir voir !

– Chose dont je doute fort !

– Décidément, les... dois-je dire les gens ?...
disons les boules de l'Ourse ne connaissent pas
leurs richesses !

– Ce qui peut nous sembler une grande
richesse, comparée aux choses terrestres, est sans
doute de peu d'importance ici... autrement, on ne
se servirait pas de ce métal pour en recouvrir les
allées, fussent-elles celles d'un palais !

– Vous avez parfaitement raison.

Finalement, on était parvenu à l'entrée du
majestueux édifice.

On y pénétra sans hésitation.

Là, ce fut une véritable stupéfaction générale.

À peine eurent-ils passé le seuil que nos trois
voyageurs se sentirent soulevés dans les airs et
transportés, sans aucun moyen visible de
locomotion, vers une grosse boule vermeille, qui
semblait commander aux autres.

Adèle, qui a les récepteurs télépathiques
autour de la tête, reçoit en esprit ce message très
net :

– Inutile d'employer ceci avec moi, je suis

assez avancé en télépathie pour vous transmettre directement à l'esprit ce que je veux vous dire.

Morin et Larouche, qui n'ont pas d'appareils, ont parfaitement compris et restent sidérés d'une telle puissance.

– Nous sommes chanceux, pensent-ils en même temps, pendant qu'Adèle enlève les écouteurs inutiles, qu'on ne nous traite pas en ennemis...

Ils n'ont pas réfléchi que le « Roi », car ils supposent bien que c'est le grand maître des autres, lit toutes leurs pensées...

Et pourquoi je vous le demande, vous recevriez-nous comme des ennemis ? Vous ne pouvez nous être nuisibles en rien.

– Je crois qu'il fait erreur, pensent nos trois amis...

– Vous voudriez l'être, que vous ne le pourriez pas.

Malgré eux, Robert et Marcel pensent à leurs revolvers ainsi qu'à leurs armes atomiques...

Une longue suite de notes musicales se fait

entendre.

Morin et Larouche se regardent...

Veut-il se moquer d'eux ?

Car c'est probablement sa manière, à lui, de rire...

– Ces armes-là, auxquelles vous pensez, peuvent servir à nuire à des êtres comme vous ; mais ici, ça ne vaudrait rien ! Inutile d'y penser...

– Pourtant... pensent les deux savants...

– Non, non, inutile d'essayer.

– Nous sommes loin d'être sûrs... pensent Robert et Marcel...

– Vous ne me croyez pas ? Eh bien, essayez !

– C'est difficile, contre des gens si aimables...

– N'ayez crainte. Sortez ces armes que vous croyez si terribles et faites-les fonctionner contre moi, si vous le pouvez !

– Nous n'osons pas, pensent-ils...

– Osez ! Osez ! Je vous le permets.

Et comme Larouche se décide à sortir son

revolver, il n'a pas eu le temps de mettre la main à sa poche, qu'il voit sa taille réduite à celle d'une mouche de maison.

La cascade de notes musicales se fait entendre de nouveau.

Et Larouche, tout confus et excessivement gêné, redevient à sa taille normale.

– Ces « choses-là » connaissent la magie des anciens Égyptiens, pense-t-il.

– Vous pouvez employer en esprit vos propres termes et dire « gens », lui vient la stupéfiante réponse mentale.

– Comment ces boules peuvent-elles faire pour manger, boire, se mouvoir et travailler ? pensa Morin.

La réponse lui vint encore mentalement, mais plus stupéfiante que les précédentes :

– Toutes les boules que vous avez vues sont les « morts » d'ici. Pas plus que les vôtres, nos morts n'ont besoin de nourriture. Avant de prendre cette forme visible, nous avions à peu près la même forme que vous, un peu différente,

toutefois, par rapport à la densité de l'air.

– Mais où donc sont ceux qui nous ressemblent ? pensa Morin.

– Dans l'autre hémisphère de notre planète. Là, vous aurez probablement l'occasion de vous servir de vos armes, car ils ne sont pas tous bons.

– Allons-nous voir des choses intéressantes, de ce côté-là ?

– Pour vous, terriens, vous les trouverez absolument merveilleuses.

V

Exploration de l'autre hémisphère de la planète inconnue de « l'Ourse »

Se servant uniquement de l'hélice du Cosmobus cette fois, on se rend dans l'autre hémisphère de l'Ourse.

– Regardez ! s'écrie Adèle, qui jette un coup d'œil par la longue fenêtre : c'est terrifiant !

– Ne vous énervez pas, Adèle. Ces gens-là ne sont probablement pas plus mauvais que les « boules » de l'autre hémisphère.

– C'est ce que nous ne savons pas encore.

– Mais nous serons bientôt au courant.

– Rappelez-vous ce que nous a dit l'autre : Que nous aurions probablement besoin de nos armes ici...

– Sur la terre aussi, les armes sont quelquefois

utiles. Cela ne signifie pas que tous les terriens sont mauvais !

– Vous avez probablement raison ; mais s’il fallait que tout ce monde-là se retourne contre nous, nous ne ferions pas vieux os !

– Allons, allons ! Pourquoi se faire du mauvais sang avant de savoir ?

– Vous avez raison, je suis stupide ; mais, voyez-vous, c’est plus fort que moi ! Il est vrai que ces gens-là ne paient pas de mine !

– Regardez la couleur de leur peau !

– Ils ont la figure verte ; mais ils sont peut-être peints comme l’étaient nos sauvages du Canada autrefois...

– Oui... mais souvenez-vous qu’ils ne se peindraient ainsi que lorsqu’ils portaient en guerre !

– J’ai l’impression que ces gens-là sont assez pacifiques.

– J’espère bien que vous avez raison.

– En tous cas, nous avons nos armes, et l’autre

nous a assurés, qu'ici elles seraient efficaces...

– Ceci me rassure un peu.

– En tout cas, dit Morin, nous ne sommes toujours pas pour retourner en arrière. Maintenant que nous sommes ici, nous allons descendre.

– Sûrement ! renchérit Larouche, et arrive que pourra !...

– Ah ! n'ayez crainte ! je vais vous suivre, ajouta Adèle... mon sort ne sera pas pire que le vôtre !

– Je reconnais bien là votre courage, dit Morin, tout ému, à la jeune fille..

– Fort bien ! Descendons, dit Larouche.

Et nos trois héros sortirent de l'appareil qui s'était doucement posé en plein milieu d'une vaste plaine.

Immédiatement, ils furent entourés de toutes parts.

Les habitants de l'Ourse arrivaient de toutes les directions et ils étaient vêtus de façon tout à fait fantastique.

Toutes les figures de ces êtres étranges étaient d'un vert végétal.

À travers leurs habits passaient deux longues membranes de peau, recouvertes de poils follets.

Celles-ci leur servaient d'ailes.

Aussitôt qu'ils voulaient prendre leur envol, ces membranes se remplissaient d'air.

Dès qu'ils avaient posé les pieds sur le sol, ces ailes extraordinaires semblaient se dégonfler automatiquement.

Les costumes étaient de couleurs variées à l'infini.

Cette foule bigarrée faisait un tapage infernal.

– Si notre ami Gaspard Fauteux, l'Orateur de la Chambre des Communes, était avec nous, il se croirait sûrement en temps d'élection, dit Marcel...

– Ou bien Camillien Houde, le maire de Montréal, dit Robert...

– Tiens, on dirait un parlementaire qui s'amène, là-bas ! dit Adèle.

– C’est vrai, il se dirige vers nous.

– J’espère qu’il ne vient pas nous signifier un ultimatum...

Le type qui s’approchait était beaucoup mieux vêtu que les autres.

Il envisagea successivement nos trois explorateurs et, tout à coup, sans que rien ne puisse faire présager un tel agissement, il lâcha un cri strident, comme si on lui eût fait souffrir le martyre.

La chose était si surprenante pour les trois terriens qu’ils sursautèrent, se demandant ce qui pouvait bien causer une telle émotion à cet étrange individu qui, visiblement, était un chef.

Adèle, qui avait gardé l’appareil télépathique, expliqua :

– Il s’aperçoit que nous ne sommes pas au courant des us et coutumes d’ici.

– Mais, où diable a-t-il mal ? demanda Robert à Adèle qui servait ainsi d’interprète.

– Nulle part, dit celle-ci, riant aux éclats, imitant en cela l’exemple du chef qui, sans

appareil, avait saisi la pensée qu'avait exprimée Robert en paroles ; c'est tout simplement la manière d'ici de saluer les gens ! Robert et Marcel rirent à leur tour de grand cœur, ce qui facilita de beaucoup l'entretien que tous trois eurent avec le chef.

Toujours au moyen du radio-télépathe, on finit par obtenir du chef la permission d'aller en exploration.

L'étrange conversation, toujours interprétée par Adèle, pouvait se traduire comme suit :

D'abord le cri inhumain lancé par le chef signifiait :

– Salut à vous, étrangers ! Soyez les bienvenus.

Et le reste de la conversation, toute en pensée entre Adèle et le chef :

– D'où venez-vous ?

– De la terre.

– Et qu'est-ce que vous appelez la terre ?

Adèle n'avait eu qu'à penser à notre système

solaire et à la place qu'occupe notre petite planète dans ce système pour que l'autre, vraisemblablement un grand savant, reconnût immédiatement la planète dont il était question.

– Vous êtes des gens hardis : Jamais nos explorateurs n'ont osé s'aventurer aussi loin que cela.

– Vous faites donc aussi des voyages interplanétaires ?

– Oui, mais nous n'avons jamais été au-delà de notre propre constellation...

– Pourquoi ? Est-ce parce que vous avez peur ?

– Peur ? Que voulez-vous dire par là ?

– Cette sensation de crainte, qui vous fait hésiter, vous empêche de faire quelque chose ?

– Je ne comprends pas du tout...

– Enfin, laissons passer...

– Qui vous a envoyé vers nous ?

– Une grosse boule vermeille, rencontrée dans l'autre hémisphère.

– Ah ! vous avez rencontré mon défunt père ?...

Adèle était véritablement stupéfiée :

Elle pensa :

– Ai-je donc affaire à un fou ?

– Non. Je ne suis pas fou. Mais vous êtes des êtres bien étranges pour croire cela parce que je vous dis que vous avez parlé à mon défunt père !

– Chez nous les morts ne sont pas visibles et ne parlent pas !

– Il y a des millénaires, c'était aussi comme cela ici ; c'est donc que votre « Terre » est bien arriérée dans le domaine scientifique...

– Peut-être.

– Non : pas peut-être, mais, à coup sûr !

– En tout cas, votre père, puisque vous prétendez que c'est lui, nous a assuré que nous découvririons bien des merveilles, en explorant de ce côté-ci.

– Ce sera sans doute merveilleux pour des êtres peu développés comme vous ; mais nous ne

trouvons rien d'extraordinaire ici, nous !...

– Nous permettez-vous d'aller où bon nous semblera ?

– Oui ; mais ce sera à vos propres risques...

– Est-ce donc si dangereux ?

– L'esprit du mal règne dans tout l'univers, vous savez !... en tout cas, si vous ne le saviez pas, apprenez-le !...

– Vous voulez dire qu'il a de méchantes gens ici ? Comme chez nous ?

– C'est exactement cela.

– Et vous ne pourriez pas nous aider en quoi que ce soit ?

– Tout ce que je puis faire dans ce sens, c'est de vous donner deux excellents guides qui connaissent parfaitement toute la sphère.

– Ce serait bien aimable de votre part.

– Alors, c'est entendu : Je vous enverrai deux guides.

– Autre chose, chef...

– Oui, qu'est-ce que vous voulez encore ?

– Pouvons-nous compter sur vous pour faire surveiller notre véhicule interplanétaire, afin que personne n'y dérange rien.

– Assurément. Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Mais, chef, parce que nous voulons que vous nous fassiez cette faveur !

– Si vous ne veniez d'aussi loin, je considérerais votre demande comme une insulte...

– Ah ! je ne comprends pas...

– Ici, tous les visiteurs et leurs biens sont en sûreté. Nul n'a besoin de demander la faveur que vous sollicitez...

– Vous voulez dire que cette chose-là est obligatoire pour vous ?

– Absolument !

– Alors, je m'excuse.

– Inutile de vous excuser : j'ai parfaitement bien compris.

– Ainsi, nous pourrons aller, en compagnie des

deux guides que vous allez nous envoyer, partout où nous voudrons ?...

– Dites plutôt : partout où vous pourrez.

– Comment cela ? Il y a des endroits où nous ne pourrions pas pénétrer ?

– Une infinité d'endroits vous seront interdits... à moins que...

– À moins que... ?

– Que l'un des deux guides soit l'un de mes propres savants, comme mon défunt père, par exemple, qui peut réduire un être comme vous à la grosseur d'un microbe ou le grandir à volonté à la stature d'un géant.

– Vos savants sont donc de grands magiciens ?

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire par ce mot-là ; mais en tout cas ils n'ont aucune difficulté à faire ce que je viens de vous dire.

VI

L'exploration d'une merveille

Très peu de temps après le départ du chef, les deux guides annoncés par celui-ci se présentèrent à la porte du Cosmobus.

Adèle, qui guettait cependant leur arrivée, installée à la fenêtre, ne les avait pas vu se servir de la passerelle.

Ils étaient arrivés probablement par les airs.

Bien qu'ils fussent maintenant au courant de l'étrange salutation des gens de L'Ourse, nos trois terriens sursautèrent de nouveau lorsque les deux guides se mirent à crier soudainement à tue-tête !

Cependant, ils se ressaisirent vite.

Les deux guides semblaient enchantés de la perspective d'aller de nouveau en exploration.

Le chef avait décidé d'envoyer l'un de ses fameux savants.

À coup sûr, celui-ci était très fort en magnétisme personnel et en hypnotisme car, aussitôt en communication télépathique avec Adèle, il se mit à fixer celle-ci de son étrange regard.

En moins d'une minute la jeune fille était endormie.

Après avoir fait quelques passes au-dessus d'elle, il se mit à lui parler dans une langue tout à fait inconnue de Robert et de Marcel.

Aussitôt, la jeune fille lui répondit dans cette même langue, à laquelle Morin et Larouche ne comprirent rien du tout.

Le guide enleva alors l'appareil de télépathie à Adèle et vint l'appliquer à Marcel, auquel il transmit les mêmes suggestions.

Ce fut ensuite le tour de Robert.

Lorsque les trois furent réveillés, ils furent estomaqués d'entendre leurs deux guides leur parler en excellent français.

– Comment se fait-il que vous sachiez le français aussi bien que nous ? Avez-vous déjà visité la Terre ?

Les deux guides se mirent à rire.

– Vous croyez entendre votre langue ; mais c'est la nôtre que nous vous parlons.

– Allons donc ! Croyez-vous nous faire avaler cela ?

– Vous êtes absolument libre de le croire ou non ; mais il y a d'autres choses que vous devrez apprendre au plus tôt...

– Quoi surtout ?

– La première chose c'est que l'être le plus abject ici ne s'abaissera jamais à dire une chose qui ne serait pas vraie !

– Si c'est vrai, c'est tout simplement admirable ; mais vous avouerez que c'est fort difficile à croire !

– Non pas, si vous voulez bien réfléchir que chacun ici peut lire dans la pensée de son voisin comme dans un livre ouvert, alors...

– C'est évident que vous avez raison : Il ne servirait à rien de mentir dans ces conditions.

– Il est clair que le menteur n'aurait aucune chance d'être cru !

– Et quelle autre chose, d'après vous, devrions-nous graver en notre mémoire ?

– Il est d'importance capitale pour vous trois, si vous voulez que nous vous soyons utiles à quelque chose, que vous ayez la plus grande confiance en nous deux, mon compagnon et moi.

– Quant à ça, dit Morin, nous n'en doutons pas un instant.

– C'est donc une chose sur laquelle nous ne reviendrons pas : il est entendu que vous ferez tout ce que nous vous conseillerons ; même si la chose vous paraissait ridicule...

– Nous comprenons, dit Larouche, qu'une chose peut paraître parfaitement ridicule à un terrien qui ne connaît rien de vos mœurs.

– Je suis bien prête à suivre, les yeux fermés, tous vos conseils, dit Adèle Lafrance, car je ne me fierais sûrement pas à moi-même pour une

telle expédition...

– Remarquez bien, mademoiselle, que nous ne vous demandons pas de nous suivre les yeux fermés ; car nous croyons qu'il est préférable que vous les ayez ouverts.

– Mais, dites-moi, demanda Adèle, comment se fait-il que nous nous comprenions si bien sans savoir réciproquement la langue de l'autre ?

– Ceci est dû uniquement à l'hypnotisme qui est ici une science aussi obligatoire que les mathématiques.

– Ainsi appliquée, cette science est certainement très utile.

– Nous n'appliquons jamais les sciences qu'aux choses utiles ; c'est encore une chose que vous constaterez.

– Et quand partons-nous pour nos explorations ? demanda Morin.

– Si vous désirez absolument que nous partions immédiatement, cela nous est bien égal, dit le plus savant des deux guides ; mais il serait préférable que vous puissiez vous servir des ailes

que nous vous avons apportées...

– Vous nous avez apporté des ailes ?

– Oui. Nous, les gens d'ici, nous avons nos ailes naturelles ; mais il arrive que nous soyons obligés d'avoir recours à des ailes artificielles après un accident...

– Ah ! je vois, vous croyez que nous pouvons nous habituer à voler en peu de temps ?

– Essayez et vous verrez !

– Il va falloir commencer par enlever nos chaussures de plomb !

– C'est ça. Pendant ce temps, je vais vous ajuster des ailes.

Et les deux guides sortirent, de sous leurs vêtements, trois paires d'ailes artificielles, faites d'une substance qui ressemblait étrangement à du caoutchouc.

– Et si nos ailes allaient crever, lorsque nous serons dans les airs, nous ferions une jolie culbute !

– Ne craignez rien. Même si vous le vouliez,

vous ne pourriez pas percer ces ailes-là !

– Puisque vous m’avez affirmé que vous ne pouviez pas mentir, il va bien falloir vous croire ; mais avouez que c’est difficile pour des terriens comme nous, qui ne connaissons pas ce matériel.

– Vous n’êtes certainement pas rendus au bout de vos surprises, mes chers amis.

– C’est bien ce que nous pensons.

– Et vous n’avez pas d’idée de ce qui vous attend ! Je vous l’affirme.

– Tant mieux ! Pourvu que nous n’y laissions pas notre peau, dans cette fameuse expédition !

– Si vous nous écoutez, tout ira bien.

– Vous pouvez être certains que nous n’y manquerons pas.

Adèle et ses deux compagnons, affublés chacun d’une paire d’ailes, sortirent dehors.

Pressant alors sur le bouton qui leur avait été indiqué, les ailes se gonflèrent aussitôt automatiquement.

– Oh ! fit la jeune fille, en se sentant soulevée

de terre ; je n'aurai certainement pas de difficulté à voler !... Je crains plutôt de ne pas pouvoir retourner au sol !

– C'est une fausse sensation qui passera vite, assura l'un des guides.

En très peu de temps, les trois terriens avaient parfaitement maîtrisé le contrôle de leurs ailes et pouvaient voler partout à volonté.

C'est alors qu'on décida de partir.

– Comment emporterons-nous les provisions ? demanda Morin.

– Ne prenez pas d'occupation, répondit l'un des guides. Nous avons tout ce qu'il faut.

– Vous avez une cache quelque part ?

– Nous avons tout ce qu'il faut dans nos goussets.

– Je parle des vivres...

– Oui, oui, je comprends...

– Vous avez des victuailles dans vos poches ?

– Mais oui !

– Pour tout le monde ?

– Certainement !

– Mais nous partons pour assez longtemps, vous savez !

– Je sais ; nous en avons pour un an au moins !

– J’allais encore douter ; mais puisque vous l’affirmez, il ne me reste plus qu’à vous croire...

– Et vous faites bien.

– Allons-nous manger avant de partir ?

– Afin de vous enlever un peu d’inquiétude, nous allons prendre chacun l’un de nos comprimés de cinq jours.

Et le guide distribua à chacun une petite pilule de la grosseur d’un petit pois en disant ?

– Avec ceci, vous ne sentirez aucun besoin de nourriture avant cinq longs jours au moins.

– C’est extraordinaire !

– Bien des choses vont vous paraître extraordinaires ici !

Finalement, on s’envola.

Les deux guides prirent les devants.

Nos trois terriens suivaient très facilement, tout en admirant le merveilleux panorama qui se déroulait au-dessous d'eux.

Ce qu'ils avaient craint le plus s'avéra une crainte tout à fait puérile : Ils ne sentaient aucunement la fatigue.

Et tout d'un coup leur vint à l'idée la réalisation d'une chose qu'ils avaient trouvée naturelle jusqu'ici, mais qui était tout à fait extraordinaire : Ils n'avaient pas encore fermé l'œil depuis qu'ils avaient mis le pied sur L'Ourse et ne sentaient aucunement le besoin de dormir.

– Comment se fait-il que nous ne sentions pas le besoin de dormir ? demanda Morin, qui volait tout près d'un des guides.

– Dormir ? qu'est-ce que c'est que ça ?

– Fermer les yeux et se reposer...

– Hypnotisé ? vous voulez dire ?

– Non, non, je veux dire le sommeil : un peu comme l'hypnotisme, mais naturellement...

– Ah oui ! mourir ?

– Mais non ! laissons faire ! nous en reparlerons !

Voyant que le guide ne comprenait pas du tout ce qu'il voulait dire par ce mot sommeil, Morin n'insista pas.

On était maintenant rendus devant l'entrée d'une grotte.

Le premier guide donna le signal et tous vinrent se poser gracieusement sur le sol.

Les cinq explorateurs pénétrèrent dans la grotte dont les parois jetaient des lueurs phosphorescentes sur des stalactites de pur diamant.

Des stalagmites se composaient d'émeraude pure !

Malgré eux, nos trois terriens échappèrent un cri d'admiration.

– Incroyable ! dirent-ils.

VII

Les habitants de la grotte

Jamais un humain n'avait jeté les yeux sur de telles merveilles.

C'était réellement fantastique, incroyable, comme venaient de le dire d'une même voix nos trois terriens.

– Ne serait-il pas utile que nous sachions vos noms ? demanda Marcel Larouche aux gardes.

– Mon nom est Ur, dit le savant.

– Moi, je me nomme Dri, dit le second guide.

– Dites-moi, y a-t-il des poissons, dans ce lac magnifique que nous voyons là, au fond de la grotte ?

– Des quoi ?

– Des poissons, des êtres vivants, qu'on peut

prendre et manger après les avoir fait cuire ?

– Ah oui ! Il y a des êtres très vivants, croyez-moi !

– Et on peut les pêcher ?

– Les pêcher ?... je ne comprends pas.

– Mais oui, les prendre, les sortir de l'eau !

– Nous réussirons peut-être à en sortir un de l'eau ; mais il est plus que probable que ce sont eux qui nous attireraient dans l'eau...

– Ah ?

– Cela semble vous surprendre ?

– En effet, sur la terre, on nomme ces bêtes-là des poissons et on les prend pour se nourrir de leur chair après les avoir fait cuire...

– Eh bien, ici, le plus souvent, ce sont ce que vous appelez les poissons qui prennent les habitants et les dévorent sans les faire cuire !

Tous se mirent à rire de la façon comique dont s'était servie Ur pour expliquer les mœurs de ces étranges poissons.

– Tenez ! fit Dri, le second guide, en voici

justement un qui nous regarde d'un œil d'envie !...

Et nos trois terriens virent avec un frisson d'épouvante, une sorte de crocodile géant dont la tête énorme ressemblait à celle d'un lion.

Le monstre envisageait les cinq explorateurs comme s'il calculait ses chances de succès, s'il lui prenait la fantaisie d'essayer à en capturer un.

– Voulez-vous que j'essaie de le tuer ? demanda Marcel.

– Gardez-vous en bien, dit Ur.

– Pourquoi ?

– D'abord on n'est jamais certain de réussir à les tuer du premier coup.

– Rien ne m'empêcherait d'en essayer un deuxième ?

– Vous n'en auriez pas le temps.

– Et pourquoi ? sont-ils si vifs que cela ?

– Blessé, il rentrerait dans le lac et tous ses congénères qui s'y trouvent sortiraient pour le venger...

Marcel allait dire à Ur qu'il ne le croyait pas ; heureusement, il se souvint à temps de ce que le savant guide lui avait dit avant le départ.

– En cas de le manquer, je ne l'essaierai pas ! dit-il.

– Et en cela, vous êtes sage, croyez-moi.

– Mais n'y a-t-il pas d'autres bêtes, plus petites que celles-là, dans ce lac merveilleux ?

– Certainement. Ce sont celles-ci qui constituent la nourriture des animaux dont vous venez de voir un spécimen.

– Et vous dites qu'on réussit à capturer ces gros poissons-là, quelquefois ?

– Pas très souvent, mais de temps à autre.

– Comment s'y prend-on ?

– On les fusille par en-dedans !

– Par en-dedans ? Vous vous moquez, n'est-ce pas ?

– Mais pas du tout !

– Alors, peut-on savoir comment ?

– Mais oui : On leur fait avaler de petites bombes de Cosmonium.

– Du Cosmonium ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

– C'est, comme vous devriez le savoir, le quatre-vingt-quatorzième élément.

– Vous voulez dire que vous trouvez, sur cette planète, un élément dont le noyau atomique est le centre autour duquel gravitent 94 électrons ?

– Parfaitement. Ceci vous surprend ?

– Assurément, puisque sur notre Terre nous n'en sommes encore rendus qu'à 92 éléments.

– Ah ! je vois !

– Et vous faites avaler une petite bombe atomique à vos monstres pour les pêcher !

– Mais oui !

– Diable ! Ils doivent être pulvérisés ?

– Ils le seraient si nous faisons exploser la bombe...

– Mais vous ne le faites pas ?

– Non ! Nous nous contentons de les bombarder intérieurement des parcelles radio-actives qui se dégagent de la bombe.

– De sorte que la même bombe peut servir plusieurs fois ?

– Absolument.

– C'est une excellente idée mais...

– Qu'est-ce que vous allez m'objecter ?

– Le saurien, car c'en est un que nous venons de voir, ainsi tué n'est pas mangeable !...

– Est-ce que vous avez des sauriens sur votre Terre ?

– Certainement : Nous avons les crocodiles, ainsi que les autres hydro-sauriens...

– Les mangez-vous ?

– Mais non...

– Alors, qu'est-ce que ça peut bien faire qu'ils meurent empoisonnés, puisque leur peau seule peut servir à quelque chose ?...

– Et la radio-activité qui s'est communiquée à la peau, qu'en faites-vous ?

– Ce que probablement vous feriez vous-même : nous la laissons s'éteindre d'elle-même avant d'employer les peaux.

– Vous avez parfaitement raison : J'ai parlé sans réfléchir.

– Mais pour appeler par le même nom que vous les animaux marins, nous avons aussi des poissons que nous mangeons...

– Alors vous devez savoir ce que c'est que la pêche ?

– Si c'est l'art de les prendre que vous appelez ainsi, nous savons certainement ce que c'est.

– Et comment faites-vous pour vous emparer du poisson ?

– Nous les droguons simplement avec un narcotique qui n'est aucunement dommageable pour nous.

– Il y a un peuple, sur notre Terre, qui emploie le même procédé : On nomme cette drogue *Cocculii Indicus*.

– Comment s'en sert-on ?

– On mélange le liquide à un aliment dont sont friands les poissons et on en fait des boulettes qu'on sème à la surface de l'eau...

– Mais, mon ami, c'est exactement ce que nous faisons ici nous-mêmes : les poissons en mangent et tournent le ventre en l'air...

– C'est bien ça, en effet. Les poissons flottent alors à la surface de l'eau et on les prend avec des seines.

– Ensuite on les remet dans l'eau fraîche et ils reprennent leur vigueur.

– Mais sur la Terre, on ne se sert de ce procédé que pour les poissons rares, c'est-à-dire ceux qu'on regarde comme curiosité.

– Sur la terre, vous gardez des poissons comme curiosité ? Ceci doit être très comique !

– Qu'est-ce que vous trouvez de si drôle à ça ?

– Vous faites couler des rivières dans vos maisons ?

– Mais non ! On met les poissons dans une sorte de bocal transparent où l'on a préalablement mis de l'eau...

– Ah oui ! Je comprends, maintenant.

Marcel fouilla dans son gousset, en sortit un paquet de cigarettes, et, nonchalamment, en offrit une à Ur, qui demanda :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une cigarette.

– Et à quoi cela sert-il ?

– Pour dire le vrai, à pas grand-chose !

Le guide le regarda, très étonné.

Marcel frotta une allumette, et alluma sa cigarette en aspirant une forte bouffée de fumée.

Tout interloqué, Ur le regarda faire.

Finalement, voyant Marcel exhaler la fumée, il éclata de rire.

– Qu'est-ce que vous trouvez de si drôle, là-dedans ?

– Ne m'avez-vous pas dit, ou à peu près, que ce que vous faisiez là ne vous donnait absolument rien ?

– Oh ! voyez-vous, rien, c'est peut-être un peu

trop dire : J'en retire une certaine satisfaction...

– Oui ? demanda Ur, très surpris, laquelle ?

– C'est que, comment dirais-je, l'habitude étant prise, on vient à acquérir le goût de ces choses-là !

– Vous voulez dire que pour en arriver à faire ce que vous faites là, il a fallu vous habituer ?

– Parfaitement.

– Est-ce difficile ?

– Les premières fois, on est malade...

– Et vous continuez quand même jusqu'à ce que vous puissiez le faire sans être malade ?

– C'est bien cela.

– Et maintenant, lorsque vous en manquez, vous vous sentez privé de quelque chose ?

– Oui. Mais où voulez-vous en venir ?

– Ah ! nulle part ! Je suis simplement surpris de certains de vos agissements, voilà tout !

– Vous pouvez le dire sans craintes de me froisser, allez : Vous nous trouvez stupides de

nous donner tant de mal pour nous rendre plus tard misérables...

– Je n’aurais jamais osé le dire ; mais, en effet ! la chose me surprend énormément !

– Je comprends maintenant pourquoi aucun de vous n’a jamais eu l’idée d’essayer de fumer, dit Marcel après avoir tiré quelques touches... pour la première fois depuis que je suis sur cette planète, je m’endors !

Et il s’allongea par terre, se préparant à dormir.

Ce que voyant, Ur, effrayé, se mit à crier à Morin et à Adèle.

VIII

Adèle est enlevée par un monstre

Dri, le second guide, entendit le premier les appels désespérés d'Ur.

Se tournant vers Robert et Adèle, il dit :

– Quelque chose ne va pas, par là, on nous appelle.

Alors, tous trois se précipitèrent vers l'endroit où on avait laissé Larouche en compagnie du guide.

Arrivée auprès de Marcel, Adèle, le voyant étendu par terre, le crut blessé.

Affolée, elle se mit à questionner le guide :

– Comment est-ce arrivé ?

– De la manière la plus inattendue : Il a sorti un petit rouleau de sa poche, l'a mis dans sa

bouche et l'a allumé pour en faire sortir de la fumée ; puis soudain, pendant que nous parlions, il s'est étendu là pour mourir !...

Adèle approcha son visage de celui de Marcel.

Celui-ci ronflait à poings fermés.

La jeune fille éclata de rire :

– Ce n'est rien de dangereux, Robert, il dort, tout simplement !

À son tour, Robert se mit à rire :

– Ne prenez pas d'occupation, mes bons amis, Marcel n'est qu'endormi, dans quelque temps il sera sur pied !...

Sur cette affirmation de Robert, Dri et Ur respirèrent, car leur mission comportait une grande responsabilité : Ils avaient répondu sur leur tête du retour sains et saufs des trois terriens à leur chef.

– Est-ce donc l'effet du petit rouleau qu'il a enflammé qui agit ainsi ? demanda Ur.

– Mais non ! Vous allez voir : moi aussi, je vais en fumer une cigarette !

Et prenant une des cigarettes de Larouche, elle l'alluma.

– Vous voyez : ce n'est sûrement pas...

Mais elle s'aperçut, soudain, qu'elle aussi avait un grand besoin de sommeil...

– Je crois que l'atmosphère qui existe ici n'est pas favorable aux fumeurs, car moi aussi, je m'endors...

Et elle se coucha auprès de Marcel.

Les deux guides et Robert, afin de les protéger contre l'humidité de la grotte, replièrent sur eux leurs longues ailes.

– Laissons-les reposer, dit Morin. Nous reviendrons les chercher un peu plus tard...

– Fort bien, dirent les deux guides : allons de l'autre côté du lac, je vais vous faire voir quelque chose d'étrange.

Et le petit groupe s'éloigna.

Ah ! S'ils avaient vu l'être monstrueux sortir son affreuse tête, une véritable tête de monstre préhistorique, juste au-dessus de la pauvre

Adèle !...

Les yeux de ce sauvage-volant, mi-humain, mi-bête, lançaient des éclairs de convoitise et regardaient anxieusement les deux guides s'éloigner en compagnie de Morin.

Ce ne fut que lorsque les trois hommes furent rendus de l'autre côté du lac que le monstre, avec un ricanement diabolique, s'élança vers sa proie.

Il enlaça Adèle dans ses longs bras velus, ressemblant à ceux d'un chimpanzé, et, l'enlevant sans effort apparent, il la transporta non loin de là, dans son repaire.

Le contact immonde de cette demi-bête humaine suffit pour réveiller la pauvre Adèle qui, paralysée par la peur, ne put d'abord faire aucun mouvement.

Mais réalisant soudain toute l'horreur de sa position, sa terreur ne connut plus de bornes !

Elle se mit à crier de toute la force de ses poumons.

– Au secours ! À moi ! Vite ! Robert, Marcel. Venez me délivrer !...

Ses cris de terreur, répétés par l'écho incomparable de cette grotte immense et répercutés par les murs de granit, parvinrent immédiatement aux oreilles exercées des deux guides :

– Ces cris sont ceux de mademoiselle Lafrance, dirent les deux guides à Morin, il se passe sûrement quelque chose d'étrange.

On refit rapidement en sens inverse le trajet qu'on venait de parcourir et on s'aperçut vite de l'absence de la jeune fille aux côtés de Larouche.

Au même instant les cris se renouvelèrent, plus proches, plus distincts.

– Ici ! Par ici ! criait sans relâche la jeune fille.

Enfin, levant les yeux vers la voûte, les trois hommes aperçurent en même temps la figure grimaçante du monstre qui les regardait avec des yeux injectés de sang !...

– Restez couchée au fond du trou ! cria Morin. Je vais tuer ce singe-là. Et ne prenant aucunement le temps de consulter les deux guides, Morin sortit son Colt ancien modèle.

Robert était très habile avec cette vieille arme démodée.

Il pratiquait avec ce revolver comme les archers de 1950 s'amusaient à imiter les anciens en lançant des flèches au moyen de leur arc.

Il visa ce qu'il prenait pour un gorille ou une sorte de chimpanzé, juste entre les deux yeux.

En se sentant atteint mortellement, le monstre fit un saut presque phénoménal dans la direction du tireur, malgré la hauteur de la voûte.

Il expira au pied de la muraille de granit et Robert ne constata qu'alors qu'il venait de tuer l'équivalent d'un être humain.

Mais le savant n'était pas homme à se créer des soucis avec des riens ; d'autant plus qu'il s'agissait de sa petite amie, la jolie Adèle !

Sans perdre une seconde, les deux guides, auxquels le geste que venait de faire Robert était défendu, mais qu'ils avaient approuvé en principe, se précipitèrent au secours de mademoiselle Lafrance.

Morin essaya bien de les suivre ; mais peu

habitué à l'usage de ses ailes, celles-ci s'accrochaient partout aux parois de la grotte.

Craignant avec raison de se casser le cou, il prit le parti d'attendre le retour des deux guides.

Apparemment, ceux-ci avaient l'habitude de ce genre de sauvetages.

Ils ramenèrent très facilement la jeune fille jusqu'à Robert, qui la reçut passionnément dans ses bras et se mit à la couvrir de baisers...

La jeune fille était tombée évanouie, lorsqu'elle avait réalisé complètement, après coup, le grand danger qu'elle venait de courir.

Sous les chauds baisers de Robert, cependant, elle ouvrit les yeux et regarda partout autour d'elle.

Apercevant soudain le cadavre du monstre, la tête fracassée d'une balle, elle sauta d'elle-même au cou de son sauveteur et l'embrassa chaleureusement.

S'il avait eu jusque là quelque scrupule d'avoir occis cet être innommable, ceux-ci s'envolèrent vite sous les chaudes caresses

d'Adèle.

– Pourquoi m'avez-vous regardé ainsi, lorsque j'ai tué cette bête-là ? demanda-t-il aux deux guides.

– Parce que ce n'est pas une bête : C'est un être comme nous ; seulement il était à l'état sauvage.

– Oui, admettons ; mais les sauvages qui se livrent à ce jeu-là, ne méritent-ils pas la mort ?

– Oh ! remarquez bien que nous ne vous blâmons pas du tout ! Simplement pour nous, c'était défendu.

– Et qu'est-ce qu'il vous serait arrivé, si vous aviez tué vous-même cet animal-là ?

– Il nous aurait fallu mourir...

– Hein ? Mourir pour une telle bagatelle ?

– C'est notre loi qui le veut !

– N'y a-t-il pas d'autre punition que la mort, pour ce genre d'infraction aux lois de la chasse ?

Les deux guides se mirent à rire en entendant comparer ce qu'ils considéraient comme un

meurtre à un simple délit de chasse.

– Quelquefois les coupables sont condamnés à passer le reste de leur vie au cœur de notre planète.

– Vous voulez dire au centre de votre globe ?

– Oui. Et je vous assure qu'il n'y a là-dedans rien de très comique !

– Allons-nous pouvoir aller visiter cet endroit-là ?

– Oui, mais plus tard ; beaucoup plus tard !...

– Et pourquoi pas prochainement ?

– Parce qu'il vous faudra d'abord apprendre beaucoup de nos usages...

– Ça c'est fort, par exemple !...

Marcel, qui venait de s'éveiller, demanda :

– Qu'est-ce donc, qui est si fort que ça ?

Tout le petit groupe, qui ne pensait plus à lui, sursauta :

Morin lui expliqua tout ce qui venait de se passer durant son sommeil ; l'enlèvement

d'Adèle, la mort du demi-sauvage, etc.

– Et essaie de te figurer, si tu peux, qu'en tuant cet animal-là pour sauver notre compagne, j'ai commis un meurtre !...

– Qu'est-ce que tu me chantes là ?

– Eh oui ! d'après les lois, si j'étais un citoyen d'ici, je mériterais la mort !

– C'est incroyable ! et il n'y a pas d'autre alternative ?

– Oui, mais ce n'est guère plus gai.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Passer le reste de sa vie au centre de l'immense sphère qu'est L'Ourse....

– Et il y a beaucoup de monde là-dedans ?

– Des millions, répondit l'un des gardes.

– Et figure-toi, si tu le peux, que pour aller voir ça, cette sorte de pénitencier-là, il faut apprendre les bonnes manières d'abord. Autrement, pas d'admission !

Soudain, tous tressaillirent :

Adèle venait de s'évanouir de nouveau.

– Je crois, dit Marcel, que nous allons retourner au Cosmobus et remettre notre expédition à plus tard.

– Je suis de ton avis, dit Robert. De cette façon, Adèle aura tout le temps voulu pour se remettre.

On attendit que la jeune fille fût revenue à elle.

– Vous sentez-vous capable de voler, mademoiselle Lafrance ? demanda Dri.

– Je crois que oui. Je puis toujours essayer !

– Fort bien, essayez et si vous ne pouvez pas en venir à bout, nous vous transporterons.

En très peu de temps, on parvint au Cosmobus.

Comme toujours, Robert avait un remède de préparé. Le cordial devait être miraculeux, car Adèle reprit ses forces très rapidement.

On décida de reprendre l'expédition aussitôt que possible.

Cet ouvrage est le 294^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.